

Etre Palestinienne au quotidien

Autor(en): **Casares, Maria**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[93] (2005)**

Heft 1490

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-282831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Etre Palestinienne au quotidien

Pour les femmes palestiniennes presque tous les matins se ressemblent. Le quotidien paradoxal est rythmé par un mélange de tâches routinières, communes à toutes les femmes du monde, caractéristique de toute société patriarcale, et un sentiment de crainte permanent.

MARIA CASARES - EN PALESTINE AU MOIS D'OCTOBRE POUR UNE MISSION OLIVE.

Radhia est une Palestinienne de quarante ans, elle vit à 35 km de Ramallah dans un village entouré par le mur. Elle a une fille et trois garçons. Elle travaille dans les champs avec son mari. Sa vie serait somme toute banale si l'occupation israélienne n'existait pas. Elle doit composer avec des réalités ordinaires et horribles.

Une journée ordinaire

Levée à cinq heures du matin, Radhia commence sa journée en pensant à ce qu'elle devra faire. A chaque fois, un mélange de pensées routinières et d'angoisses co-existent : les tâches domestiques et éducatives de la journée (laver le linge, penser à faire les courses, faire les devoirs avec les enfants, penser au repas du lendemain, etc.) qu'elle devra accomplir et la peur de ne plus retrouver ses enfants au retour de l'école, la crainte d'une incursion militaire israélienne.

Ensuite, Radhia réveille les enfants et prépare le petit déjeuner afin qu'elle/ils partent à l'école qui commence à huit heures. Si la situation est normale et que les check-points ne bloquent pas le passage, les enfants suivront la classe. Mais, depuis 2001, 2173 check-points ont été installés sur les terres palestiniennes. Alors, parfois, les enfants attendent devant le check-point une heure, parfois trois, avant de se rendre à l'école ou, si l'armée israélienne décide de ne laisser passer personne, les enfants rentrent à la maison.

Entre huit heures et neuf heures, Radhia prépare le repas de midi, un ragoût d'agneau bien épicé avec des raisins secs. Après cette tâche culinaire, elle rejoint son mari pour remplir sa journée de travail comme paysanne et fermière. Les terres cultivables sont entourées du mur de séparation, les blocs de béton entourés de barbelés font partie de son espace de travail. Mais elle peine à les intégrer. Elle laboure, plante, récolte des concombres, des tomates. Lorsqu'elle lève la tête, Radhia heurte de son regard ce symbole d'enfermement que représente le mur. Elle ressent à chaque fois une angoisse. Mais il n'est pas question d'avoir des états d'âme,

elle doit reprendre son travail, continuer la récolte afin de pouvoir subsister.

Les jeunes

Pour les jeunes, l'avenir est flou voire obscur. Comment avoir des rêves lorsque des événements violents marquent le quotidien de leurs vies ? Sortir de cet enfer est un objectif pour des milliers d'enfants palestiniens. Alors, Radhia, qui est une femme créative, enseigne à ses enfants l'évasion artistique. Des dizaines de crayons de couleurs traînent dans toute la maison comme pour les inciter à se défouler sur le papier. Son fils Yossef dessine la dure réalité du mur, des soldats, la guerre mais également son besoin de sécurité, de paix. Un de ses dessins représente des colombes regardant le spectacle de destruction : des oliviers arrachés, détruits par des colosses en métal surgissant comme des monstres.

Sa fille aînée, Malika, finit ses études au collège. Elle aimerait devenir journaliste et pouvoir suivre des cours dans une université à l'étranger. S'expatrier pour sortir de cette horreur, partir pour mieux crier les humiliations quotidiennes perpétrées par les soldats israéliens sur la population palestinienne. Son combat sera l'écriture.

Le mur

Le mur est un enjeu politique, mais, avant tout, il contamine tous les gestes de la vie quotidienne. Il morcelle l'univers des Palestinien-ne-s et paralyse la vie économique. Le mur de la honte séparant les villages palestiniens contourne tout le village où habite Radhia. Depuis la fenêtre de sa maison, elle voit les barbelés, puis la barrière électrifiée, puis la route réservée aux militaires israéliens. Plusieurs dizaines d'hectares sont ainsi confisquées, par le gouvernement israélien, sous prétexte de sécurité. Malgré la décision de la Cour suprême d'Israël et la Cour internationale de la Haye, la construction du mur continue de progresser rapidement. Rien n'arrête cette nouvelle séparation entre l'Etat israélien et les territoires occupés mais également entre les Palestinien-ne-s. Des villes et des villages sont ainsi coupés en deux, morcelés par le mur, formant des

«vantoustants», des petits îlots isolés. Une partie de la famille de Radhia se retrouve de l'autre côté du mur et pour retrouver ses sœurs, ses tantes, ses oncles, elle doit se déplacer de 30 km pour trouver la première porte de passage. Alors qu'auparavant, elle n'avait qu'à traverser la rue pour se rendre auprès d'elles/eux.

La lutte

L'émancipation des femmes se joue dans un contexte marqué par la tradition patriarcale, la lutte contre l'occupation et l'idéologie nationaliste. Malgré cela, Radhia se rend régulièrement au local de l'association Society Working Woman of Palestine, à plusieurs kilomètres de chez elle. Elle rencontre d'autres femmes pour discuter et fumer le narghilé. Une pratique courante lorsqu'elles se retrouvent entre elles mais défendue en présence de la gente masculine. Ces moments sont précieux pour Radhia et pour ses camarades, un moment de répit, un espace de bien-être, de plaisir malgré le contexte difficile. Des cours d'affirmation de soi, d'informatique, de cuisine, de couture sont dispensés par cette association. Radhia a choisi les cours d'informatique et s'exerce en utilisant les ordinateurs mis à disposition; elle navigue sur Internet, consulte son e-mail, prouve qu'elle est une femme moderne. Le local accueille également des réunions de mobilisation féminines. Radhia participe activement à l'organisation du 8 mars. Plusieurs mois à l'avance, elles organisent des séances de préparation, car en Palestine les entraves de déplacement sont si grandes, qu'il vaut mieux s'y prendre tôt. . .

Radhia est une femme palestinienne comme il en existe des milliers en Palestine. Elles se battent quotidiennement, dans la sphère privée comme dans la sphère publique, pour leurs droits et leurs indépendances. Malgré une régression qui les oblige à revêtir le voile, leur implication dans la vie politique devient de plus en plus prégnante. L'occupation israélienne a des conséquences lourdes et, parfois, dramatiques, mais ces femmes savent que la lutte est le seul remède contre la folie guerrière du gouvernement israélien. •